QUATRIÈME ANNÉE. — N° 145 DIX CENTIMES DU 4 AU 10 SEPTEMBRE

LE LIBERTAIRE

Journal Hebdomadaire paraissant le Samedi

ABONNEMENT POUR LA FRANCE
UN AN . . . . . 6 francs.
SIX MOIS . . . . . 3 —
TROIS MOIS . . . . . 1 fr. 50
Adresser tout ce qui concerne le journal à « M. l'Administrateur. »

ADMINISTRATION & RÉDACTION
Rue Flocon, 10, PARIS.
Bureaux ouverts tous les jours, de 5 heures à 7 heures du soir

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER
UN AN . . . . . 8 francs
SIX MOIS . . . . . 4 —
TROIS MOIS . . . . . 2 —
Adresser tout ce qui concerne le journal à « M. l'Administrateur. »

DREYFUS EST INNOCENT !

Dreyfus est innocent!

Je me suis attaché, ces temps derniers, à l'étude de l'affaire Dreyfus.

Des hommes considérables par leur situation, leur notoriété et leur talent affirmant l'innocence du condamné, j'ai voulu connaître les motifs de leur conviction.

J'ai lu, ou relu, les brochures et les livres de Bernard Lazare et d'Yves Guyot, les ouvrages du capitaine Paul Marin, le compte rendu du procès Zola, la lettre prophétique « J'accuse », la collection de *l'Aurore*, des *Droits de l'Homme* et du *Siècle*, le compte rendu des débats qu'a suscités l'affaire au Sénat et à la Chambre, les lettres de Dreyfus à sa femme, les articles de Jaurès dans *la Petite République*, tout ce que j'ai pu retrouver de plaquettes, d'opuscules, de volumes.

Je me suis plongé dans les documents; j'ai remué les matériaux; j'ai examiné, rapproché, confronté. Je me suis pris de passion pour ce travail.

Peu à peu, les obscurités se sont dissipées, la certitude a remplacé la perplexité. Aujourd'hui, la lumière s'est faite dans mon esprit : DREYFUS EST INNOCENT!

⁂

Quand la vérité pénètre dans un cerveau, elle y apporte une telle clarté que nous avons peine à croire que tous les yeux n'en soient pas éblouis. C'est le cas des anarchistes qui, frappés de l'évidence avec laquelle se présentent à eux les faits qu'ils constatent, les causes qui les déterminent et les conséquences qu'ils entraînent, se demandent très sincèrement comment il se fait que ces choses échappent encore à tant d'individus.

Si je ne puis me faire à l'idée qu'on croie encore à la culpabilité de Dreyfus dans les milieux qui sont à même de connaître son cas, c'est sans doute en raison de ce phénomène.

Il n'est pas possible que Félix Faure, Mercier, Billot, Cavaignac, Méline, Brisson, Sarrien, de Boisdeffre, de Pellieux, Gonse, Henry, du Paty de Clam ne soient pas fixés. Il n'est pas possible que Drumont, Cassagnac, Rochefort, Judet, Vervoort, Millevoye n'aient aucune hésitation.

Pour être aussi affirmatifs, il faut qu'ils soient frappés d'une déplorable cécité... à moins qu'ils ne jouent une épouvantable comédie.

Ils doivent savoir, *ils savent* que Dreyfus a été condamné comme auteur du *Bordereau* et que celui-ci, c'est Esterhazy qui l'a écrit. Ils doivent savoir, *ils savent* que, des trois fameuses pièces secrètes lues à la tribune par le ministre de la guerre, les deux premières ne s'appliquent pas à Dreyfus et la troisième constitue un faux.

Ils doivent savoir, *ils savent* que, à toute heure et en toutes circonstances, avant, pendant et depuis le procès, le condamné n'a cessé de crier son innocence et que l'histoire de ses prétendus aveux est un odieux mensonge. Ils doivent savoir, *ils savent* que pour river à son rocher de l'Ile du Diable celui que la coalition la plus criminelle y a jeté, il a fallu falsifier les documents, multiplier les fourberies et donner en pâture à la crédulité publique des inventions ridicules.

Tout cela, ils doivent le savoir, *ils le savent*.

Mais il faut sauver l'honneur du deuxième bureau; il faut sauvegarder le respect de la chose jugée, arracher aux responsabilités les auteurs et les complices de ces crimes, couvrir les officiers et les ministres, préserver du mépris public la justice civile et militaire.

Plutôt que d'encourir la honte de confesser l'erreur et la série de forfaits qui l'ont suivie, il faut s'enfoncer chaque jour dans la boue et chercher à s'y soustraire en la jetant sur ses adversaires.

Après tout, ces coquins sont dans leur rôle; ils se conforment à l'exemple de leurs prédécesseurs; les Maîtres qui leur succèderont en feront autant.

Qu'ils se mettent en repos avec leur conscience... s'ils en ont une. C'est leur affaire.

Mais quiconque connaît ces abominations et garde le silence en devient le complice.

⁂

Eh bien! moi, je ne veux pas participer à ces saletés. J'ai les mains propres et je les veux garder telles.

Aussi, suis-je fermement résolu à dire partout et à tous ce que je sais, ce qui est.

Ainsi que tous les hommes de lumière et de justice — et quels qu'ils soient — je m'adresserai à tous ceux — et quels qu'ils soient — qui sont épris de justice et recherchent la lumière.

Les Gohier, les Jaurès, les Trarieux, les Guyot, les Zola bataillent de leur côté, avec leurs armes propres et sur le terrain qui leur plaît. Je porterai la lutte sur le terrain que j'ai choisi, que je connais et que j'aime. Je jetterai dans la mêlée mes ardeurs et mes colères, mes revendications et mes haines.

Je prévois que la guerre sera longue et périlleuse. Les ennemis que je poursuivrai de mes coups répétés sont nombreux et puissants. Ils sont formidablement outillés : fortune, haute situation, relations, influence, il ne leur manque rien. Ils disposent des journaux, de l'opinion, des tribunaux, de la prison. Pour se débarrasser de qui les gêne, ils ne reculent devant aucune manœuvre. Sans convictions, ils sont également sans scrupules.

Moi, je suis seul ou à peu près. Mes sentiments anarchistes bien connus font de moi un allié compromettant pour la fraction dreyfusiste du monde bourgeois et je n'ignore pas que timide et sans enthousiasme sera le concours que celle-ci m'accordera.

Clémenceau me disait un jour : « On n'ose pas s'emberquer avec « vous; avec ces diables d'anarchis- « tes, on ne sait jamais où l'on va ni « où l'on s'arrête! »

Clémenceau avait tort. On sait toujours où nous allons et on sait que nous allons jusqu'au bout, que nous ne faisons grâce ni aux hommes, ni aux institutions, que nous poussons la logique jusqu'à ses dernières conséquences, que nos négations ne s'arrêtent pas à mi-chemin, que nous foulons aux pieds tout respect irréfléchi, que nous méprisons toute pusillanimité, que nulle considération n'arrête sur nos lèvres les stigmatisations nécessaires; on sait que nous avons un idéal, que nous le poursuivons malgré vents et tempêtes et que nous ne désarmerons en face du vieux monde que quand celui-ci expirera.

Je vois dans l'affaire Dreyfus, et à l'aide de l'extrême agitation qu'elle déchaîne, une occasion comme il ne s'en présente que trop peu d'appuyer sur des réalités frappantes et simples les convictions pour lesquelles je vis.

D'excellents camarades peuvent estimer que je fais fausse route.

Nul n'est tenu de me suivre.

C'est un précieux avantage pour nous que, en toute occurence, chacun conserve son entière liberté de pensée et d'action.

Le libertaire n'a qu'un guide : sa raison.

Je n'engage que moi.

Mais quand j'aperçois la vérité, je marche vers elle sans m'inquiéter de savoir si nous serons cent mille ou si je serai seul.

Je sais Dreyfus innocent.

Je vois se peindre sur son visage une indicible souffrance, je vois ses bras se tendre désespérément vers les siens; j'entends sa voix qui supplie.

Et je vois les bandits et les faussaires, les lâches et les stipendiés, les fanatisés et les chauvins lui cracher à la face, rire de ses tortures et triompher.

Que m'importe ce qu'a été hier ce souffrant, ce qu'il sera peut-être demain si son martyre prend fin. Je ne le connais pas; il est présentement une victime et j'exècre ses bourreaux.

Je veux démasquer ceux-ci et soulever contre eux la réprobation universelle.

Ce faisant, j'œuvre en révolutionnaire.

SÉBASTIEN FAURE.

L'HONNEUR DE L'ARMÉE

Le colonel Henry est un faussaire. Il vient de l'avouer.

Il est impossible que le chef du bureau des renseignements au ministère de la Guerre ait pris sur lui de fabriquer le document dont ses supérieurs : les généraux de Boisdeffre, Gonse et de Pellieux ainsi que M. Cavaignac ont, en de solennelles circonstances, affirmé, sur l'honneur, l'indéniable authenticité. *Il est impossible qu'à l'Etat-Major et dans les hautes sphères gouvernementales on ait attendu l'aveu forcé du bandit pour connaître son crime.*

L'Etat-Major et le Gouvernement sont donc complices de cette infamie.

Chaque membre de ce ramassis de coquins va chercher à tirer son épingle du jeu. D'aucuns auront même l'audace de se poser en champions de la lumière, en défenseurs de la Justice. Ils vont être aidés dans cette besogne par Drumont, Judet, Rochefort et toute la fripouille des feuilles esterhaziennes.

Pas d'échappatoire.

Cavaignac a engagé sa parole d'homme d'Etat; de Boisdeffre, Gonse, Pellieux et tous les soudards de l'Etat-Major ont engagé leur parole de soldats.

On saura désormais ce que valent les serments des ministres et des officiers.

Ou bien ces gens-là sont d'une imbécillité à rendre jaloux Gribouille; ou bien leur légèreté atteint des proportions incommensurables, ou bien — et c'est l'hypothèse la plus sensée comme la plus probable — leur ignominie est sans pareille.

Nous ne saurons jamais le nombre effroyable des crapuleries qu'ils ont commises depuis quatre ans : la peur ferme trop de bouches, l'intérêt leur assure trop de complicités.

Mais nous en savons assez; nous les tenons et ne les lâcherons pas.

Anastay, Chatel, Esterhazy, Henry sont les quatre symboles de « l'honneur de l'Armée ». Le premier est un assassin, le second un pédéraste, le troisième un traître, le quatrième un faussaire, tous et chacun le produit fatal de cette honte : le militarisme, de ce mensonge : le patriotisme.

UN PAUVRE HÈRE PARLE

— Monsieur, dis-je à l'homme à la redingote, je ne suis pas content. La République se fiche du peuple. Ça ne me va pas. Il y a deux justices : l'une pour les messieurs comme vous, l'autre pour les pauvres diables comme moi; l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes; l'une pour les gouvernants qui palpent, l'autre pour les contribuables qui casquent. Qu'est ce qui m'a fichu une société pareille?

L'homme à la redingote sourit, et, d'une voix paternelle :

— Mon ami, vous êtes rempli d'illusions. Il fut un temps où j'en avais. Sachez donc que la justice, la morale et toutes ces belles choses dont vous rêvez, n'existent que dans les livres. Ce qui existe, dans la réalité, c'est la guerre et le droit du plus fort. Voyez : les gros animaux dévorent les petits. Les forts mangent les faibles. Il faut vivre, n'est-ce pas? Mangeons pour ne pas être mangés, voilà la sagesse. Vous vous plaignez qu'il y ait des riches et des pauvres? Plaignez-vous donc aussi qu'il y ait des gens bien portants et des infirmes. Parbleu! il vaudrait mieux que tout le monde fût sain, beau, intelligent. Mais qu'y faire? Cela s'est toujours passé ainsi, cela se passera ainsi toujours. L'égalité n'est pas dans la nature. Le chat étrangle la souris, le chien étrangle le chat. Voilà. La loi du monde, c'est la lutte pour la vie.

Ayant ainsi parlé, l'homme à la redingote se rengorgea.

— Je vois que je m'étais trompé, dis-je, et je vous remercie de vos explications. Je comprends à présent bien des choses. La vie est une bataille. Il y a des vainqueurs et des vaincus. Si les riches sont les riches, c'est qu'ils ont été plus malins que les autres. Et si moi je suis dans la mistoufle, c'est que je n'ai pas eu assez de poigne. Question de lutte.

— A merveille! fit mon interlocuteur, enchanté Vous saisissez fort bien. Darwin.....

Il parla deux heures.

⁂

La lutte? Je ne demande pas mieux. Je suis un pauvre hère, moi. Je ne risque pas grand'chose. Mon existence? Telle qu'elle est, elle n'est pas assez belle pour que j'y tienne. Si on me la prend, ma foi, je me repose donc, sous la terre, comme un rentier. A part cela, je ne possède rien. Par contre, je puis acquérir un tas de choses plus chouettes les unes que les autres : des fusques bien propres pour l'été, bien chaudes pour l'hiver; du boulot pour mon estomac qui s'impatiente; une piôle avec un bon plumard pour me reposer de la lutte; et qui sait? peut-être des danseuses de l'Opéra. En somme, fort peu de chose à perdre, tout à gagner. C'est dit. Vive la lutte. La bourgeoisie a du bon.

A la devanture d'un magasin, des pardessus pendaient entassés. J'en choisis un, quoique un peu fripé, je le mis et m'en allai. Un jeune gringalet qui faisait le pied de grue devant la boutique, une misérable calotte sur la tête, les mains dans les poches et frappant du pied pour se réchauffer, courut après moi, puis, bondissant et hurlant, voulut m'arracher mon pardessus. D'un coup de tête en pleine poitrine, j'envoyai le gringalet rouler dans le ruisseau. Je remerciais la nature qui a fait inégaux les muscles des hommes, lorsque je fus saisi, pressé, injurié, menacé par un grand nombre de gens. Je ne cachai pas mon étonnement. « Qu'avez-vous? leur dis-je. Je viens de lutter pour la vie. De quoi vous mêlez-vous? Darwin..... » Deux agents m'empoignèrent et me conduisirent au poste. Là, je ne fus pas peu surpris d'entendre le commissaire me parler de bien et de mal, de droit, de justice, de moralité. Partout, chez le juge d'instruction, au tribunal, à la prison, on me demanda si je n'avais pas honte. Honte de quoi? Et pourquoi, honte? Puisqu'il est entendu que c'est la lutte!

Dans la cellule où l'on m'enferma, j'ai tâché de mettre de l'ordre dans mes idées. Voyons. Est-ce la lutte qui règne, ou est-ce la morale? Par goût, j'aimerais mieux cette dernière, mais, à la rigueur, je m'accommoderais fort bien de l'autre. Je n'ai pas de parti pris. Seulement, qu'on le dise franchement, et qu'on sache, une fois pour

toutes, à quoi s'en tenir. Procédons avec méthode. Quand ceux de la haute me forcent à trimer pour eux, disant : Travaille, ou tu mourras de faim ! — ils se réclament de la guerre, en vainqueurs qu'ils sont. Si j'ouvre la bouche pour parler équité, on me fait taire. Soit. C'est un point de vue comme un autre. Je l'accepte. Et je veux, à mon tour, guerroyer, devenir de vaincu vainqueur. Mon bon coutelas en main, je m'apprête à foncer résolument à la conquête de la vie. On me conjure de n'en rien faire, on ne veut plus entendre parler de lutte, on me corne aux oreilles : Morale! — Je n'y suis plus du tout.

Ou plutôt, si. J'y suis parfaitement. Mes frères, on se moque de nous. On s'en moque dans les grands prix, dans les vastes largeurs. Il n'y a pas à dire.

Pauvre société, tu me fais rire. Tu cherches, pour te défendre, de misérables échappatoires. Tu invoques tantôt le blanc, tantôt le noir. Ce n'est pas sérieux.

Dans ma cellule, j'ai réfléchi, j'ai lu, j'ai compris. La lutte et la morale sont deux choses qui s'excluent, comme disent les gens instruits. On ne peut s'en servir tour à tour pour les besoins de la même cause. Il faut faire son choix. Mais tu n'as pas de chance, pauvre société. Quoi que tu choisisses, tu es autant malade. La lutte ? Tu n'y penses pas : nous sommes le nombre, nous tes ennemis, le nombre écrasant, formidable; et, admise la guerre, ceux qui ont tout ne feraient qu'une bouchée dans la gueule énorme de ceux qui n'ont rien. La morale ? Allons, ne ris pas. Tu sais bien que la morale, c'est ta négation, c'est ton suicide.

D'ailleurs, la société ne peut pas se réclamer de la force. Bon gré, mal gré, il faut qu'elle représente le droit. Sinon elle ne représente rien du tout, elle n'existe pas. Ce n'est plus qu'une bande de gens plus forts que les autres. Et il n'y a qu'à s'en débarrasser le plus vite possible.

Rien n'est comique comme de voir, à notre époque, les gens patauger dans les idées les plus contradictoires, et s'embourber. « Peuple, laisse-toi frapper : la guerre le veut; Peuple ne frappe pas : la justice le défend. » — Haussons les épaules.

Pourtant, je m'explique la chose. Nos ancêtres étaient des hommes velus, poilus, armés d'ongles solides et de fortes mâchoires. Ils tapaient dans le tas, sans malice, et se boulottaient naivement les uns les autres. C'était la lutte, la vraie, la réciproque. A la bonne heure ! Peu à peu, ils se mêlèrent de penser, leur cerveau s'agrandit et leurs mâchoires diminuèrent; ils coupèrent leurs ongles. A ce haut point de civilisation, ils commencèrent à s'apercevoir qu'il y avait des actes bons et des actes mauvais, suivant qu'il en résulterait pour eux du bien ou du mal. La morale était créée. Dam ! ça n'était pas une morale bien transcendante; mais il faut un commencement à tout. Et c'est ainsi que l'état de lutte diminua progressivement, changea de forme, devint papelard et hypocrite afin de se faire excuser, chercha des justifications maladroites, se repliant de siècle en siècle devant la morale qui se levait lentement, comme un beau soleil après une nuit noire. Nous en sommes là : entre la guerre qui finit et la justice qui commence, tiraillés par l'une et l'autre et n'osant pas prendre franchement notre parti. D'où ces contradictions stupéfiantes.

Seulement, avant tout, faut être logique. Si les bourgeois veulent se réclamer du combat pour l'existence, qu'ils le disent donc carrément, et qu'ils cessent de nous moraliser. Ils le font d'ailleurs trop mal. Mais ils s'en garderont bien. Jusqu'à ce que nous les ayons envoyés promener, ils continueront à nous prêcher le respect de la vie, de la liberté et des biens d'autrui, tout en se retranchant, eux, derrière le droit du plus fort. Malice cousue de fil blanc, mais qui prend toujours.

La moindre bonne foi de leur part exigerait qu'ils brûlassent incontinent codes et tribunaux, asiles, hospices, écoles ; car, ayant la prétention de réglementer équitablement les relations humaines, ces choses sont, en théorie tout au moins, la négation de l'état de lutte. En pratique, on le sait, il en va tout autrement.

Par leurs Etats, leurs législations, leur police, leur enseignement et leurs discours, les gouvernants ont précisément la prétention de rendre à chacun son dû, de protéger le plus infime citoyen contre les attaques possibles des autres, en un mot d'obvier à cet état de guerre qui, eux partis, serait, disent-ils, le lot des hommes. Et le plus drôle, c'est qu'ils en sont convaincus.

S'il en est ainsi, qu'ils cessent d'opposer le droit du plus fort à ceux qui revendiquent leur part de terre et de soleil. Et s'ils osent, — et les bourgeois se réclament de la justice et de la morale — c'est alors que l'incinération des tribunaux et des codes deviendrait nécessaire !

Mais l'illogisme importe peu à ces messieurs. Toujours ils invoqueront le droit contre la force, la force contre le droit. Tribunaux et codes seront toujours l'objet de leur sollicitude, car ce sont les meilleurs outils de leur oppression, car, grâce à ce mensonge, le peuple croit que c'est arrivé, rêvée la morale, *leur* morale, et se tient coi.

Les oppresseurs sont puissants. Le peuple a pour lui la force, mais ils ont pour eux l'hypocrisie.

René Chaughi.

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs la collection complète de tous les numéros parus du LIBERTAIRE, au prix de six francs l'année, prise dans nos bureaux.

LA MARCHE A LA GUILLOTINE

Notre cher et vénéré président qui pense qu'après tout le travail est le plus grand des plaisirs ne donnera pas de vacances à son bourreau, M. Deibler. C'est pourquoi celui-ci, suivi de sa mécanique de guerre propre et bien luisante, s'en va par ce pays de France, afin sans doute de terroriser en coupant des têtes. Le père Didon, homme plein de goût pour la boucherie, doit se frotter les mains en sa ville d'Arcueil : les bons jours sont proches, puisque la parole est à M. Deibler !

L'autre semaine, c'est à Evreux que s'est arrêté l'aimable voyageur. On gardait là, pour lui, un homme qui en avait tué d'autres. Il n'en avait nul droit puisqu'il faut parler net. Aussi le lui a-t-on joliment bien fait savoir. M. Deibler lui a tranché la tête, au patron-jaquet.

Le guillotiné s'appelait Caillard et, sur ce malchançard, la légendaire férocité des chroniqueurs s'est abattue. Nul n'a voulu chercher d'explication à son crime. Son avocat, cherchant des atténuations, n'a su trouver que la folie...

Ce Caillard était un fils de pauvres, et sur lui pesait lourdement l'hérédité de la misère. C'est pourquoi chez l'homme juste, il n'existe pas de la haine, mais une vigoureuse et tout humaine pitié.

Son crime fut brutal, aveugle. C'est que l'extrême misère n'a pas le don de faire de beaux révoltés. Elle produit simplement des assassins vulgaires ceux là qu'on voit se succéder tous les jours sur la banquette des Cour d'assises, maillons de la chaîne douloureuse. Ils tuent sans frémir et meurent sans se plaindre. Jusque dans le crime, chose étrange, ils restent des résignés. Ils semblent subir une fatalité. Et cela est vrai : la société les a dès l'enfance comme marqués au crayon rouge et tôt ou tard les jette à l'échafaud.

Répétons-le sans lassitude. C'est la société toute seule, par son organisation meurtrière, qui enfante et maintient la misère et le crime. En condamnant un criminel, c'est elle d'abord qu'elle condamne. Et quand, aux matins de boucherie, la porte s'ouvre en grinçant pour le passage d'une nouvelle victime livide et grimaçante, ce que nous croyons voir marcher vers la bascule, c'est moins cette misérable carcasse humaine que ce qui n'est déjà plus qu'une carcasse de société.

R. Dunois.

Nous sommes obligés, faute de place, d'ajourner la publication des articles suivants : Le Désarmement, par Sebastien Faure; La Foi ne s'en va pas, par Georges Paul; Famille d'Expert, par Julien Lavergne; Nos pires ennemis, par Felix Barrême; Antisémitisme et Révolution, par Augustin Sartoris; Le Vol, par Antoine Antignac; La Gangrène sociale, par Atôme; etc., etc.

SOUS LE RIDICULE

Cavaignac se flattait de parvenir à la dictature. Soutenu par la *Libre Parole*, l'*Intransigeant* et le *Petit Journal*, il pouvait espérer assouvir prochainement son insatiable ambition.

Patatras ! Le bonhomme s'effondre dans le ridicule et il y entraîne à sa suite les députés qui votèrent l'affichage de son discours et les journalistes qui, à l'occasion de celui-ci, le couvrirent de fleurs.

C'est égal ! Faire placarder dans les 36,000 communes de France l'œuvre d'un faussaire dont un ministre se porte garant, quelle chute pour la Cavagne, et pour sa majorité, et pour ses thuriféraires !

S'il est vrai que le ridicule tue, ces gens sont morts.

S. F.

LA PÉDÉRASTIE A L'ARMÉE

Dans la décomposition de cette pourriture qu'on nomme l'Armée, nous voyons chaque jour des faits nouveaux venir fortifier en arguments la thèse humanitaire qui conduit à la destruction de cette école du crime : la caserne.

Après les chasseurs de Châlons, ce sont les sous-officiers du 14e dragons, caserné à Reims, qui viennent — afin d'être aptes à une expédition en Chine — de pratiquer quelques trouées dans... la terre jaune.

Jusqu'ici, on pouvait croire que seules les armées d'Afrique, les prisons et les séminaires fournissaient les éléments sodomistes; nous pensions qu'une agglomération d'hommes couchant dans une même chambre, n'ayant pas la femme pour satisfaire les besoins génésiques, était la déterminante de cette perversion qu'est la pédérastie; aujourd'hui nous pouvons ajouter une autre cause qui, comme toujours, se rapporte à l'organisation sociale : l'intérêt ou, pour être plus exact, le besoin de luxe.

Qui de vous n'a remarqué dans les villes, dans les cafés, dans les bals, ces sous-officiers pommadés, gantés, tirés à quatre épingles dans leurs effets de fantaisie ? Partout où il y a lieu de paraître, ces traîneurs de sabre montrent leurs figures bestiales et leurs membres « madequinisés ». Or, comme le gouvernement ne leur alloue qu'une très minime somme tous les cinq jours, voici ce que nos sous-off avaient trouvé pour satisfaire aux exigences monétaires de leur exhibition et de leur entretien.

Connaissant un vieil usurier, ils allèrent le trouver pour prêts d'argent à 40 0/0, remboursables après libération ou rengagement. Ce prêteur sur gages, bourgeois usé par la débauche, sachant qu'il aurait longtemps ces dragons comme débiteurs, n'hésitait pas à faire la proposition de... se rembourser en nature.

Ce mode de remboursement accepté, nos braves soldats (!) louèrent une chambre en ville pour donner libre cours à leurs ébats.

La malchance voulut cependant qu'une trop curieuse bonne pratiquât un trou dans la cloison qui séparait les deux appartements, afin de pouvoir assister à ce spectacle tout nouveau pour elle. Cette bonne fille, pas égoïste du tout, voulut faire partager l'impression ressentie à son amant, un dragon de 2e classe qu'elle invita un soir à venir poser l'œil à l'ouverture. Notre dragon, voyant un motif de satisfaire sa colère contre les brutalités de la « gradaille », n'hésita pas à conter la chose aux camarades et à expédier plusieurs lettres aux journaux.

L'affaire étant ébruitée, le colonel, bon gré mal gré, dut sévir contre les auteurs; sept sous-off sont aujourd'hui en prison et le conseil de corps vient de se réunir pour arrêter en famille les décisions à prendre. On parle d'un changement de garnison.

Un lieutenant et le neveu du colon seraient, paraît-il, impliqués dans cette affaire; le tenancier de cette maison dans laquelle cette belle petite famille se donnait rendez vous vient d'être appelé devant l'autorité civile et militaire.

Bravo ! les galonnards du 14e, vos actions nous permettent de crier une fois de plus :

« *Au fumier ! au fumier !* » le régiment.

J. Bourguer.

LES MYSTERES DE LA NATURE

Lorsqu'on veut se dégager des misères et des ennuis de la vie réelle, qu'on essaie de sonder l'inconnu et d'approfondir le *pourquoi* de la nature, on reste saisi d'un profond découragement. Aucune des solutions exposées jusqu'à ce jour par les métaphysiciens ne satisfait le cœur ni l'esprit, mais vous plonge au contraire dans un anéantissement absolu.

Les deux principales doctrines qui se divisé les philosophes sont le Déisme et l'Athéisme (le Spiritisme n'étant qu'une variante du Déisme).

Nous supposons naturellement que les partisans de ces systèmes contradictoires sont d'une entière bonne foi, d'une sincérité indiscutable; que les opinions des uns comme des autres ne sont pas dictées par des motifs intéressés; que les individus qui les professent sont exempts de tout charlatanisme et n'obéissent qu'à leur conscience.

On ne peut concevoir, bien entendu, le Dieu des Déistes que comme étant le résumé de toutes les perfections; s'il possède la toute puissance, la prescience de l'avenir, la connaissance de tous les secrets il n'en est pas moins infiniment juste et souverainement bon.

Mais alors comment concilier ces qualités avec le mal qui existe et qui n'est pas une chimère ? Si Dieu prévoit tout, pourquoi ne prévient il pas le mal ? s'il est tout puissant, infiniment bon et juste, pourquoi le laisse-t-il se produire ? Que signifient alors les qualités qu'on lui prête bénévolement ?

Les Spirites qui admettent la métempsycose, vous diront que les desseins de Dieu sont impénétrables; que la souffrance est une épreuve qui purifie et qu'elle a pour objet de punir les fautes commises dans les existences antérieures.

Qu'en savent ils ? Une assertion de ce genre devrait avoir l'évidence d'un axiome ou, tout au moins, pouvoir se démontrer par des arguments irréfutables comme un théorème de géométrie.

Puisque ceux qui soutiennent ce système sont impuissants à le justifier, on doit nécessairement le reléguer au rang des hypothèses dont on a bercé la crédulité des Peuples.

Suis je coupable de ne pouvoir admettre une doctrine qui est au-dessus de mon entendement, et qui est en contradiction avec toutes les autres notions à la portée de l'espèce humaine ?

D'ailleurs la même cause qui produit le mal physique, une tempête, par exemple, détruit aussi bien les objets inanimés comme les rochers, que les plantes et les animaux utiles ou nuisibles à l'homme, de même que l'homme vertueux ou vicieux indifféremment.

L'enfant qui vient de naître ou qui n'a que quelques mois d'existence, quel forfait a-t-il pu commettre pour être écrasé

N° 4

Les Mémoires d'un Forçat

Par Jacques-Antoine VILA

Forçat récemment évadé de Cayenne

Après un séjour de treize mois à cet hospice, le médecin de l'asile, M. Barrot, me renvoie à l'île Royale pour partir à la Grande-Terre.

Le 3 juillet 93, on me dirigea sur Kourou, de Kourou à Pastoura et à Gourdonville.

En arrivant à Gourdonville, nous voyons des gens abattus par la jaunisse, tuméfiés par les plaies, et à l'entrée dans notre case, deux cadavres, morts depuis vingt-quatre heures. Nous dûmes passer la nuit en cette macabre compagnie; les deux cadavres ne furent enlevés que le lendemain matin.

Le premier jour, le surveillant-chef Biscaye nous fit grâce de la tâche : Mais le lendemain, nous fûmes conduits au chantier sous des menaces terribles : « Je vous tuerai, ou évadez-vous ».

Quelques jours après, le 9 juillet 93, nous nous évadâmes au nombre de 7 : Mallet, Moreau, Colin, Picoche, Pellan, X et moi. Nous restâmes cinq jours dans la brousse. Le sixième jour, nous fûmes arrêtés par trois arabes, contre-maîtres. Ramenés au pénitencier, nous fûmes jetés au cachot où nous dûmes subir trois mois et demi de prévention, aux fers par un pied. Moreau y mourut.

Puis nous fûmes traduits, les six autres, devant le Tribunal maritime spécial, à Cayenne. Mallet fut condamné à cinq ans de travaux forcés, Picoche, à deux ans, Moreau, à deux ans, etc., et moi à deux ans.

Ces condamnations aux travaux forcés ne font que s'ajouter à la première. Et il n'est pas rare de rencontrer des forçats, vieux chevrons d'évasion, qui aient à purger une cinquantaine d'années de travaux forcés.

Au bout d'un mois, je réussissais, pour la troisième fois à m'évader du pénitencier. Nous partîmes deux. Pendant sept jours nous rôdâmes autour de Cayenne, guettant les embarcations, notre unique salut. Mais celle-ci sont gardées comme des coffres-forts, par les noirs ou les arabes et le croiseur le *Bengali*, posté au large pour faire le service de surveillance active de la côte. Repris au bout d'une dizaine de jours, j'étais de nouveau traduit devant le Tribunal maritime spécial où une nouvelle condamnation à cinq ans de travaux forcés m'était octroyée, puis on me dirigea sur le pénitencier de Rémyr.

Qu'on me permette d'abréger un peu cette partie de mon séjour au bagne antérieure à mon évasion définitive pour arriver rapidement aux faits saillants qu'il me tarde de produire au grand jour de la publicité.

A Rémyr, je connus la matraque, la torture, toutes les horreurs du surveillant Alari surnommé « le Fléau ». Les hideuses tortures de ce tigre à face humaine sont légendaires à la colonie et il n'est qu'une voix pour maudire cette ignoble brute qui fait subir aux détenus les plus affreux supplices.

Nous connaissions trop de réputation cet horrible séjour pour ne pas nous exposer — coûte que coûte — à la chance d'une quatrième évasion.

Nous partîmes cinq : Mallet, Colin, Lefèvre, Richard et moi.

Après être resté cinq jours dehors, nous sommes repris dans la savane par quatre Arabes contre-maîtres, ligottés comme des saucissons et transportés au pénitencier. Au procès, devant le tribunal maritime, nous sommes condamnés à cinq ans de travaux forcés, sauf Richard à deux années.

Je rentre de nouveau à l'hôpital d'où je fus renvoyé encore à Cayenne même après guérison.

Le lecteur pourra remarquer combien je cherche à éviter les longueurs et à lui éviter le récit banal de quelques détails coutumiers à la vie de galère. Je me hâte d'arriver aux récits les plus suggestifs, aux documentations croustillantes, aux détails des choses vécues, fortes d'enseignements explosifs de vérité vraie et de justice à assouvir.

Après une cinquième évasion infructueuse, que je tentais seul, après avoir donné rendez-vous au dehors à quatre de mes co-détenus — évasion infructueuse et au cours de laquelle je reçus, lors de ma capture par les noirs, un coup de feu à plomb dans le gras du mollet, — je fus dirigé sur le pénitencier de l'Orapu, chantier forestier situé à trente-cinq lieues de Cayenne.

Enfin, nous voici arrivés à un des points culminants du récit et j'affirme devoir tenter sur moi même le suprême effort pour rester dans les limites les plus strictes de l'impartialité et de la justice.

La générosité honore la victoire. Et maintenant que me voici hors l'atteinte des bourreaux, je jure ne devoir rien dire qui ne soit l'expression exacte de ma pensée et aussi des faits acquis au plus strict contrôle.

Le Montjuich de l'Orapu
Le tigre Bonini

Au bagne de l'Orapu se trouve, comme surveillant en chef de 1re classe, un homme terrible, impitoyable, sanguinaire : Bonini.

Que de pâles colères, que d'explosions de rage folle, ce nom de *Bonini* fait naître dans le cœur des forçats ! Au seul son de ces trois syllables, il me semble entendre frémir — dans les trous où il les faisait encrotter comme des chiens crevés — les dépouilles entassées des victimes de cet assassin de chiourme !

(*A suivre*). Jacques-Antoine VILA.

par la chute d'une cheminée ou brûlé vif dans un incendie ?

Nulle part je ne reconnais l'action d'une providence, ou si je l'aperçois par hasard, ce n'est que par exception et par intermittences. Dans ce cas, il faudrait admettre autant de Providences qu'il y a d'intérêts distincts ; car la Providence des goujons des colombes, des poules, des agneaux et des prolétaires ne saurait être la même que la Providence des brochets, des vautours, des renards, des loups et des riches !

Mais si Dieu est le créateur de toutes les choses, qui donc l'a créé lui même ? On voit que la solution est insoluble dans un sens comme dans l'autre.

Cependant il est juste de reconnaître que la croyance à Dieu et à l'immortalité de l'âme a sa source et a sa racine dans la tendresse et l'affection réciproques dont sont animés deux cœurs sensibles comme ceux de deux amants violemment épris l'un de l'autre. S'ils viennent à être séparés par la mort quelle douleur surhumaine n'éprouveront-ils pas s'ils pensent que tout est fini pour eux et qu'ils n'auront pas l'espoir de se trouver réunis un jour dans une vie meilleure !

⁂

Passons maintenant à l'athéisme. D'après cette doctrine, la matière n'a point eu de commencement et n'aura point de fin ; elle est éternelle.

C'est possible, mais qui me le prouvera ? Il faut bien avouer que cette proposition n'est pas plus claire que celle d'une divinité et qu'elle n'est pas mieux démontrable.

La matière, sous l'influence des forces spéciales qui en dérivent, telles que la gravitation, le calorique, l'électricité etc., a produit successivement la vie chez les plantes, puis chez les animaux et enfin chez l'homme; tout se forme, se transforme et rentre dans le néant pour recommencer à perpétuer d'incessantes métamorphoses.

Mais à part les mutations auxquelles nous assistons de notre vivant, celles dont le souvenir nous a été légué par nos ancêtres et celles qui se préparent et succèderont, selon toute vraisemblance, à la période contemporaine, comment encore une fois peut-on s'expliquer que les Mondes ont existé de toute éternité et qu'ils n'auront point de fin ? Cela passe notre entendement et ne se comprend pas mieux que l'existence d'un Dieu créateur ; c'est la bouteille à l'encre.

On aura beau dire ; on ne s'expliquera jamais le pourquoi de tous ces globes planétaires, qui gravitent les uns vers les autres suivant des proportions déterminées que les astronomes sont parvenus à soumettre au calcul Dans quel but ces mouvements gigantesques dont l'immensité déconcerte l'imagination ?

Qui arrivera à comprendre la formation si complexe de la sève et sa répartition dans les parties les plus ténues et les plus cachées des végétaux. ainsi que la circulation du sang dans les veines et les artères de l'homme et des animaux, phénomènes étranges qui engendrent la vie, la pensée et le sentiment ?

Et dire que ce travail d'élaboration, qui suppose l'existence d'une intelligence spéciale (que l'on désigne sous le nom de lois naturelles ou de propriétés de la matière) est combattu et détruit à chaque instant par les causes les plus variées et les plus inattendues !

La raison ne serait-elle donc plus un don divin, mais la conséquence fortuite résultant du rapprochement de certaines molécules de la matière plutôt que de certaines autres, de leur structure, de leurs combinaisons plus ou moins intimes et de leurs réactions réciproques ? — Mystère !

Plus l'esprit de l'homme s'efforce de résoudre ces problèmes insolubles eu égard au degré limité de compréhension dont il est doué, plus il retombe impuissant et désespéré. Des preuves, nulle part ! Partout le chaos et l'incertitude !

Après avoir bien retourné la question sous toutes ses faces, on en est réduit à se dire après le philosophe de l'antiquité : « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien ! »

Et l'on retombe dans un état d'abattement dont les banalités de la vie quotidienne ne sauraient vous tirer.

Mais dès lors qu'on ne trouve pas plus de raison pour se dire déiste que matérialiste, on est bien obligé d'en revenir à la vie courante, qui n'est pas un mythe celle-là, mais est bien positive et qu'il faut accomplir bon gré malgré à moins d'en finir tout de suite en se précipitant dans le néant ; mais le suicide n'est pas une solution, si ce n'est dans certaines circonstances déterminées ; et c'est précisément pour prévenir cet effondrement qu'il convient de rechercher les moyens de rendre la vie supportable ; ce qui ne peut se faire qu'en essayant d'amener les esprits à une entente réciproque.

Il importerait, à ce point de vue, de commencer par examiner les principaux articles sur lesquels il serait possible de se mettre d'accord immédiatement, en éliminant provisoirement les cas qui seraient susceptibles d'amener des divergences d'appréciation et qui donneraient lieu à des débats ultérieurs.

On procéderait à cet égard comme dans les sciences mathématiques où l'on va d'abord du connu à l'inconnu, sauf à déblayer successivement le terrain des idées fausses et des préjugés de toute espèce qui l'encombrent.

La question pourrait alors se réduire à ces trois termes : Où, quand, comment ?

La parole est aux hommes de bonne volonté !

ATOME.

QUI VA-T-ON ARRÊTER ?

Depuis six mois les immondes Esterhazies ne cessent de réclamer l'arrestation des hommes qui, courageusement, demandent la révision du procès Dreyfus et dénoncent les agissements de l'État-Major.

Il serait curieux que ceux-ci, s'appuyant sur les aveux arrachés au colonel Henry, demandassent à leur tour la mise à l'ombre de tous les individus qui se sont faits les complices inconscients ou conscients du faussaire.

Zola, Picquart et les autres pourraient dire : « Il est temps de mettre fin à l'odieuse campagne entreprise par le syndicat de la rue St-Dominique. Si, pendant si longtemps, la conscience publique a été troublée, si les affaires ont été de mal en pis, si le pays a été si profondément agité, si des haines ont éclaté entre les citoyens d'une même nation, c'est que par un inqualifiable entêtement, ces hommes se sont opposé à la manifestation de la vérité; c'est qu'ils ont encouragé le mensonge; c'est que, de leur haute autorité, ils ont couvert les fautes commises et les crimes accomplis. Il est avéré aujourd'hui que ces individus n'ont agi que parce qu'ils émargeaient à la caisse des fonds de guerre. Qu'attend-on pour leur mettre la main au collet? »

Nous ne demandons, nous, l'arrestation de personne. Mais nous exigeons, par contre, que la vérité en marche ne soit pas *arrêtée* non plus.

S. F.

LITTÉROGRAPHIE

Une brochure.

Inquisition et antisémitisme. — Nous nous sommes bornés à désigner aux camarades la brochure de notre ami et vétéran Martin. Il convient d'y revenir. Après un travail de soigneuses recherches, Martin a réuni là quelques notes historiques touchant la race d'Israël, depuis sa dispersion par les continents. Il les a relevées de commentaires vigoureux sur le mouvement antisémite fomenté et dirigé par Drumont, ce valet de plume à la solde des ligueurs réactionnaires. C'est dire combien actuel est le travail de notre ami.

Il y a cent ans, les juifs avaient conquis chez nous les mêmes droits politiques que ceux conférés à nous autres Aryens — puisqu'il paraît que nous sommes tels — par la Révolution triomphante. Infailliblement, le temps devait amener la confusion complète des deux races, tandis que la science se chargeait d'étouffer les dernières superstitions religieuses, tant les juives que les catholiques. Nul ne s'avisait de faire un crime aux juifs de leur race et de leur croyance, une certaine méfiance quasi atavique persistait seule à leur égard. On sait combien il est aisé de raviver en l'homme les sentiments de ses ancêtres : il suffit de remuer la cendre qui les couvre. M. Drumont se présenta, il était l'homme marqué pour cette besogne. Mais n'osant guère, en ce siècle impie, rallumer contre le juif la haine religieuse, il s'en prit à la race même. Nous connaissons les assertions tout au moins audacieuses dont il est coutumier. Les sémites (encore serait-il bon de nous prouver que le juif actuel est bien de race sémitique) ont corrompu notre vieux sang aryen. Cosmopolites, ils sont pour nous les pires oppresseurs. Dans notre propre patrie, ils nous ont dépouillés, humiliés. D'où vient le mal qui mine nos sociétés modernes? du sémite, ce rongeur. C'est ainsi qu'à la lutte des classes, Drumont sans sourciller oppose la lutte des races, plus impitoyable encore.

Martin nous explique cela. Il nous montre que ce qu'on reproche aux juifs (bien entendu aux juifs riches qui ne sont qu'une poignée), c'est leur grande intelligence des affaires, qui leur a permis, sous le régime du laissez faire, d'entasser des centaines de millions. L'antisémitisme se réduit ainsi à une querelle entre voleurs professionnels, et le peuple, le volé n'a rien à faire en cette galère.

Et ce cri de : « mort aux juifs ! » Qu'est-ce donc que cette clameur funèbre, sinon le dernier cri de guerre de l'Église militante? Car l'Église, c'est elle toujours qu'on retrouve, inlassable, à la tête de toutes les entreprises contre l'esprit moderne, père des sociétés futures. C'est autour de l'Église que se groupent à nouveau les réacteurs ; c'est dans le giron de cette nourrice d'assassins que vont se réfugier tous ceux qui, malgré le temps, n'ont rien appris ni rien oublié.

Les notes et commentaires de l'ami Constant Martin seront d'un bon secours dans les débats qu'occasionne chaque jour l'agitation antisémite. Ils sont à lire.

Revues, Journaux.

L'Ecclos. — Au numéro de juin de cette revue vaillante, mais parfois inégale, on lira un conte de Louis Sauvage. Un philosophe parle : « Mais qu'appelles-tu respecter des lois ? Le sage ne connaît d'autre loi que celle de sa conscience qui le juge. Il doit se rire d'usages incertains et transgresser les lois toujours lorsque sa raison les lui découvre abusives. Au reste, est-il donc d'autre loi que l'obligation où nous sommes de respecter la liberté d'autrui »

Au numéro de juillet, l'ex-abbé Charbonnel présente élogieusement le curieux manifeste des socialistes belges au 1er mai. Et il ajoute : « Si le Socialisme français veut se sauver du discrédit où se perdent les partis parlementaires, il devra s'attacher à ce que Jules Destrée et Emile Vandervelde appellent les « préoccupations intellectuelles, esthétiques, morales du Socialisme », et moins s'embarrasser de la turlutaine politique.

M. Charbonnel devrait connaître qu'en France il y a bien dans le parlement des personnages portant sans encombre le bonnet socialiste, mais ils parlent le jargon de l'endroit et en savent les belles manières : ce sont de méchants politiciens. Il y a bien aussi dans la foule un certain nombre de braves gens qui savent chanter la Carmagnole et débiter de vagues formules ramassées sur les programmes. Mais ce ne sont que de pauvres votards. Autant dire qu'en France, il n'y a pas de socialisme.

Le Cri de Récolte. — Si je parle ici du vibrant organe de combat que viennent de lancer plusieurs de nos camarades, c'est pour m'associer au regret qu'exprime un d'entre eux « d'apprendre la décoration de Jean Baffier. » Le mâle travailleur aussi noble dans sa vie que dans ses œuvres qu'est le sculpteur Baffier, l'auteur de *Marat* et de *Jacques Bonhomme* est de ceux qu'on voit mal portant le colifichet rouge que distribuent les politiciens. Les faveurs de cette engeance qu'il déteste autant que nous, dans sa franchise de paysan, ne peuvent en notre esprit que rabaisser Jean Baffier.

Raphaël DUNOIS.

Nous apprenons avec peine que notre ami et collaborateur Charles Malato, en ce moment à Londres pour donner des conférences sur la situation politique et morale des Philippines, est tombé assez gravement malade

Nous souhaitons à notre ami un prompt rétablissement.

L'AGITATION

BORDEAUX

Imbécillité masculine. — Suicide d'un amoureux. — L'amour est le sentiment qui fait commettre les actions les meilleures, les plus héroïques, les plus pures ou les actes les moins raisonnés, les moins conscients, selon la mentalité de celui ou celle chez qui il se manifeste.

Parcourez les faits divers de tous les jour naux, vous apprendrez que tel ou tel *frappé des flèches de Cupidon*, n'osant coucher avec la Dulcinée de son cœur parce que celle-ci exige la permission de M. le Maire ou de M. le Curé et parfois des deux à la fois, ou ne se livrer qu'avec le consentement de ses parents, dans un accès de maboulisme sentimental, s'est brûlé la cervelle — s'il en avait une — ou pendu, asphyxié, noyé, ou a fait sauter la boîte cranienne à son adorée — adorée drôlement, — et s'est enlevée la vie à son tour, au lieu de vivre tous deux gaillardement, les lèvres quêteuses de baisers, frémissant de caresses, sans souci de la légalité, avec le plus profond mépris de l'anerie des auteurs de leurs jours et du crétinisme des on-dit et autres fariboles.

La semaine précédente, à Bordeaux, un jeune homme de la rue d'Arès, aimant follement (c'est le cas de l'écrire) une excitante artiste d'une troupe quelconque, a cru devoir se noyer, l'objet de son amour ayant été obligé de le *plaquer* pour suivre les destinées de la bande lyrique à laquelle elle était attachée.

Cet amoureux passionné, mais imbécile, ne ressuscitera pas, nous en sommes sûr, bien que notre pipelette, qui lit le *Petit Journal* et *Le Nouvelliste*, nous affirme le contraire.

Le naïf habitant de la rue d'Arès est noyé, bien noyé. Il eût mieux fait d'être plus compréhensif, car il serait encore de ce monde.

Il eût appris qu'un amour chasse l'autre, que peines de cœur s'atténuent ou disparaissent dans le flot incessant de la vie, et que quiconque pleura un jour sur le sein de la femme, être douze fois impur, comme écrivit *à tort* Alfred de Vigny, s'y fût consolé plus tard.

Amour! Amour! quand donc seras-tu compris? Toi, chose exquise et saine, les hommes, par leurs préjugés, leur ignorance et leur sottise, l'ont transformé en cauchemar.

Deux victimes du travail. — Les douces rentes des prolétaires. — Quai Carnot, un employé au chargement ou déchargement du vapeur *La Cordillère* a glissé d'une « coulette », grande planche à bords légèrement relevés, reposant sur un plan incliné, et a chu dans la Gironde où il est resté malgré les efforts de quelques courageux et bons camarades.

Le problème social venait d'être résolu pour ce fai eur de riches. Il était heureux maintenant. Il ne souffrirait plus de la misère, cette vieille coquine qu'il nous faudra étrangler aux temps de révolte.

Le prolo tombé dans les eaux jaunes du fleuve bordelais était père de plusieurs enfants. Eux et sa femme se tireront d'affaire comme ils pourront. A moins qu'ils ne se sustentent avec les rentes que leur mari et père leur a sans doute laissées après avoir consacré ses muscles à MM. les vaillants parasites considérant ceux qui travaillent comme des fainéants.

— Pierre Delescat, un bon bougre de pyrénéen, en turbinant à adapter des poutres à un traineau, à un « diable », si vous voulez, char spécial à l'aide duquel on transporte les poutres, a eu le crâne fracturé par la chute d'une chaîne. En quelques heures il est mort d'une méningite.

Ce brave béret (en son pays comme dans les Landes tous les mâles se couvrent d'un béret), ce brave béret, bon comme tous les esprits simples, est mort lui aussi pour le patronat.

Il est extrêmement rare que les employeurs soient tués en œuvrant de leurs dix doigts.

L'accident de *La Cordillère* est dû à la défectueuse pose de la « coulette ». Celle-ci, mal assujettie, en tombant dans le fleuve, a entraîné avec elle l'homme dans la mort.

La fin cruelle de Pierre, un habitué des travaux des docks, doit être attribuée à l'imprévu, croyons-le. Malheureusement, l'imprévu ne sévit que sur les pauvres.

Pouvoir discrétionnaire de M. le Président. — Lettre saisie et remise longtemps après. — Un compagnon anarchiste de notre ville, dont le cœur, entre parenthèses, est grand et le caractère bien trempé, laborieux entre les laborieux, a été stupéfait d'apprendre que le conseiller à la Cour chargé de présider la précédente session des assises avait fait saisir une lettre à lui adressée d'une ville d'eaux par sa fillette le 29 juillet.

Cette lettre, absolument inoffensive, anodine, rien moins que subversive, jaillie du cœur d'un tout jeune enfant dont toute l'opinion est d'aimer son père et sa mère comme on les adore à cet âge, cette épître est restée enfouie plusieurs jours dans un carton d'un commissariat de police.

Le camarade dont on lit ou photographie ainsi la correspondance a pu constater, par un coup d'œil naturel et non clandestin sur une liste de compagnons qu'avait en mains l'agent venu chez lui le prier de se présenter au commissariat de son quartier, que les missives des anarchistes gascons étaient soigneusement décachetées, reproduites par la photographie, détournées à leurs destinataires et parfois remises, après d'ingénieux retards, à iceux.

Pour notre part, nous savons que le secret des lettres pour *les gouvernants* n'est qu'un secret de polichinelle.

Ces procédés d'investigation sont *délicats, spirituels, mais à quoi riment-ils?* Les anarchiste parlent et écrivent pour ainsi dire sur tous les toits. Leur propagande est franche, ouverte. Ils n'ont rien à dissimuler de leurs pensées. Les libertaires ne sont pas des conspirateurs. Ils s'adressent à tous. MM. les dirigeants, ne lisez donc pas nos épistoles!

Antoine ANTIGNAC.

CHALON-sur-SAONE

Sabre et goupillon. — Le nommé Millet, capitaine au 76e de ligne, a envie de se faire bien voir de la Cavagne. Le 24 août il obligeait tous les hommes de sa compagnie (2e compagnie du 1er bataillon), à se rendre à la messe — sous menace de punition.

L'église et la caserne, l'abrutissement et la servitude, tout cela va bien ensemble.

LE MANS

La camarade Séraphine Pajaut fait en ce moment une tournée de conférences.

Le 4 août elle était de passage dans notre ville et y a donné une réunion qui a très bien réussi. L'auditoire, très attentif, a fait à la conférencière un accueil très sympathique. Aucun contradicteur, malgré l'invitation faite, n'est intervenu. L'impression a été excellente.

BERNIER.

ROUBAIX

Appel aux camarades. — L'indifférence qui règne parmi un grand nombre de camarades est d'autant plus regrettable que, depuis le dernier échec du pontife Guesde, la réaction cléricale et patronale redouble avec d'autant plus d'intensité qu'il y a chez nous plus de nonchalance.

Le peuple n'endure pas sa misère par plaisir — il voudrait être heureux! Mais il ne sait comment conquérir le bien-être.

C'est à nous, camarades, et à tous les sympathiques aux idées de redoubler d'efforts.

Une occasion se présente : Henri Dhorr désire faire des conférences dans le Nord et, à ce propos le *Groupe du Pile* prend l'initiative de convoquer les camarades pour le samedi 3 septembre, à 8 heures du soir, au Tambour-Maître, 74, rue des Longues Haies. On s'entendra sur les conférences et la location des salles.

Nous engageons les révolutionnaires de Roubaix à être exacts à ce rendez-vous.

COMMUNICATIONS

Paris

Convocation. — Le Groupe communiste du XIVe arrondissement organise, le lundi 5 septembre, à 8 heures et demie, salle Anne, rue Mouton-Duvernet, 27, une conférence contradictoire. Ordre du jour : Collectivisme et anarchie. La conférence sera faite par le camarade Albin Villeval.

N. B. — Les députés et conseillers municipaux de l'arrondissement ont reçu une invitation personnelle.

Salle de l'Harmonie, rue d'Angoulême, le samedi 3 septembre, à 8 heures et demie, une conférence publique et contradictoire, par T. Lévêque, ex-pasteur protestant.

Sujet : L'enseignement criminel des religions subventionnées par l'état. Entrée 0 fr. 30.

Banlieue.

Villeneuve-St-Georges. — Dimanche 4 septembre, à 2 heures de l'après-midi, salle Duboc, 33, rue de Paris, à Villeneuve-Saint-Georges (S.-et-O.), conférence publique et contradictoire sur le sujet suivant : 1° La société capitaliste et le désarmement ; 2° La misère et les enfants martyrs.

Le camarade Prost traitera ces sujets avec d'autres camarades.

Moyens de transport : gare de Lyon et le bateau du Louvre.

Les camarades de Paris sont invités à y assister en nombre.

Province.

Limoges. — Samedi prochain, 3 septembre, au local du Groupe *La Jeunesse libertaire*, 131, faubourg de Paris, 1re causerie par un camarade. Sujet traité : « La Société future. »

Nous engageons les camarades à y assister et à amener le plus grand nombre possible d'adversaires.

Les journaux anarchistes sont en vente au kiosques places Denis-Dussoubs et Jourdan.

Perpignan. — Les journaux libertaires ainsi que les brochures anarchistes sont en vente, dès le samedi soir, chez le camarade Vassail, 10, rue des Dragons et au kiosque du Palais, place Arago. Le camarade Vassail, porte à domicile.

Les camarades de la ville et de la campagne se réunissent provisoirement tous les soirs au café-bar du Marché-Neuf.

Les camarades de la ville et de la campagne désireux de se procurer la collection des journaux et brochures anarchistes sont priés de s'adresser au camarade Vassail, 10, rue des Dragons, qui se fera un plaisir de la leur procurer.

Angers. — Les camarades se rencontreront le samedi 3 septembre, à 8 h. 1/2 du soir, aux Bonnes-Fillettes.

Extérieur.

Liège. — Samedi 3 septembre, à 8 h. 1/2, conférence par G. Thonar.

Sujet traité : Affaire Dreyfus.

PETITE CORRESPONDANCE

Nice. — Il y a 310 invendus du *Droit de Vivre* à prendre chez M. Castellani, 45, rue Gioffredo.

Avignon. — Il y a 25 invendus du *Droit de Vivre* à prendre chez le dépositaire.

Montperrin à Troyes. — Le fait que tu nous signales est légèrement banal. Tu pars de là pour faire de la théorie. Ce que nous demandons à nos correspondants de province, ce sont des faits, rien que des faits et ceux-ci doivent porter en eux-mêmes leur propre enseignement. Donc, pas ou très peu de théorie, des faits.

Un libertaire mécanicien. — Le fait que vous nous signalez n'est pas à votre avantage puisque vous n'avez pas répondu aux menaces, quoique étant les plus nombreux. Nous trouvons très crâne l'attitude de votre adversaire. Le courage est toujours le courage.

Liège. — Les abonnés au *Libertaire* sont prévenus que, à partir du prochain numéro, le service sera fait par le camarade Georges Thonar, 1, rue St-Jean-Baptiste, à qui devront être remis les fonds.

Pour tout ce qui concerne la vente au détail, s'adresser au dépositaire Lambert-Forest, même adresse.

Reçu par *Temps Nouveaux* 2 fr. 65 de Gilis, à Malines, et un abonnement de trois mois de Galimberti.

L'imprimeur-gérant :
Louis MATHA, 10, rue Flocon, Paris.

THEATRE MONCEY

50, avenue de Clichy

Le SAMEDI 3 SEPTEMBRE 1898, à 8 heures et demie du soir

CONFERENCE

Publique et Contradictoire

PAR

Sébastien FAURE

SUJET TRAITÉ :

DREYFUS EST INNOCENT !

AUX HOMMES LIBRES!

Oui, Dreyfus est innocent!

Tous ceux qui ont impartialement étudié l'affaire sont acquis à cette conviction.

La vérité éclate aujourd'hui si lumineuse, si écrasante, que l'Etat-Major et ses complices en sont épouvantés.

Les feuilles Saint-Dominicaines auront beau mettre tout en œuvre pour perpétuer l'erreur, elles auront beau couvrir d'insultes les défenseurs du droit, il faudra bien que le monument de mensonges et de crimes édifié par les Mercier, les Henry, les du Paty de Clam et les Esterhazy s'effondre un jour ou l'autre.

Il dépend des hommes de cœur et d'énergie que ce jour soit proche.

C'est à ceux-là, *à tous*, quelles que soient leur religion, leur race, leurs opinions politiques et leur situation sociale, que je m'adresse.

*
* *

Il faut que toutes les responsabilités soient établies.

Il faut que chacun — si haut placé qu'il soit — supporte le poids de ses fautes.

Il faut que la conscience publique se soulève et exige la vérité tout entière.

Des décisions prises par des militaires, j'en appelle au bon sens des hommes libres. Des arrêts prononcés par les Conseils de guerre, j'en appelle à la justice du Peuple.

*
* *

Ma certitude est complète, ma conviction inébranlable. J'irai partout propager la vérité et je ne m'arrêterai que lorsque celle-ci sera triomphante.

Que tous ceux qui sont pénétrés de la confiance qui m'anime fassent de même, et bientôt si formidable sera l'effort, que l'indignation universelle réclamera et accomplira la liquidation sociale démontrée nécessaire.

Sébastien FAURE.

Mes Conférences sont toujours contradictoires. J'invite tout spécialement à celle-ci — et pour y prendre la parole si bon leur semble — les Nationalistes et les Antisémites.

S'ils ont confiance en leurs affirmations, qu'ils viennent les soumettre à la discussion publique.

Sébastien FAURE.

ENTRÉE : Premières, 1 fr. — Secondes, 0 fr. 50

NOTA. — Cette page ne peut être affichée que revêtue d'un timbre de 0 fr. 12 centimes.

Imprimerie spéciale du *Libertaire*, 10, rue Flocon, Paris.